

Lyon a célébré sa grande fête de famille

► Vingt-trois mille personnes se sont rassemblées à Eurexpo, pour la fête diocésaine, le 14 octobre dernier. Bien plus qu'attendu pour un grand événement comme il ne s'en est pas tenu à Lyon depuis la clôture du synode diocésain, en 1993.

► Les chrétiens sont venus pour un temps de partage festif, mais aussi pour célébrer l'anniversaire du concile Vatican II, qui démarrait ses travaux, voilà cinquante ans.

CHASSIEU (Rhône)

De notre correspondant régional

Ils sont plusieurs centaines, un peu distraits, chacun discutant avec son voisin. Soudain, ils s'ébrouent aux premières notes d'un chant de louange, exécutant les mêmes mouvements, parfaitement coordonnés. Un *flash mob*, comme l'on désigne ces interventions inattendues dans l'espace public. « C'est une démonstration de foi », se réjouit Rose, Martiniquaise venue en famille depuis Saint-Priest, à l'aise au sein de « l'Église universelle » qui s'anime autour d'elle pour cette grande fête diocésaine. Un gigantesque *flash mob* d'une journée, à l'échelle du diocèse, où les visages souriants expriment un même message : celui d'une Église rassemblée.

La barre des vingt-trois mille participants a été franchie. Un chiffre bien au-delà des quinze mille personnes espérées. D'anciens scouts retrouvent leur ancienne troupe. Des paroissiens qui ont déménagé et se sont perdus de vue se tombent dans les bras. La « grande famille » diocésaine est réunie, dans « son incroyable diversité », s'émervaille Mgr Philippe Barbarin, écharpe autour du cou, comme tous les participants, venus de plus ou moins loin. Frère Enzo Bianchi a franchi les Alpes en voisin, à la rencontre d'une Église de France que le fondateur de la communauté monastique de Bose connaît bien. Il est pourtant « frappé de voir une présence d'Église exceptionnelle, lâche-t-il, admiratif. On parle souvent des chrétiens comme porteurs d'une foi minoritaire en France. Mais ils sont capables de faire signe. »

Pourquoi autant de personnes ont-elles répondu à l'appel de l'archevêque de Lyon ? « Pour faire la fête, à la rencontre d'autres chrétiens », résume Gabrielle, 84 ans, qui était déjà à Eurexpo en 1986, lors de la venue du pape Jean-Paul II, dernier rassemblement d'une telle ampleur à Lyon, avec la clôture du synode diocésain, en 1993. « Et puis il n'y a pas d'autre messe dans ma paroisse aujourd'hui », glisse-t-elle, taquine, faisant



Vingt-trois mille personnes sont venues célébrer la joie de croire et de vivre les Béatitudes à la suite de Jésus Christ.

sourire sa belle-fille Marine, 25 ans, heureuse de venir « se rebooster » pour l'année. Deux générations, deux visages d'Église.

Le chœur aménagé dans le grand hall est à l'image de cette diversité. L'ambon, comme l'autel et la cathèdre, ont été réalisés par des élèves du lycée professionnel La Mache en associant différentes essences de bois, comme autant de strates formant un tout. Drapeau du Liban enroulé autour du cou, le P. Robert Maamary approuve. Cet Antonin¹ maronite est venu en compagnie de plus d'une centaine de personnes fréquentant la paroisse Notre-Dame du Liban, dans le huitième arrondissement de Lyon. « Nous sommes là pour célébrer l'union de l'Église », glisse l'un des frères, haussant la voix pour couvrir la joyeuse musique balkanique accueillant les participants, et interpellé par des diocésains intrigués par son habit monastique noir.

Ils sont aussi venus célébrer le cinquantième anniversaire du démarrage des travaux des pères conciliaires. L'acteur Michael Lonsdale en fait une évocation sur scène, marmoréen dans sa soutane blanche, incarnant un Jean XXIII soucieux

de « rendre le monde plus heureux ». Des saynètes entrecoupées d'interventions artistiques. Comme ce slam faisant « claquer les mots », pour « donner de la voix » et « de la joie », dans les yeux des fidèles de tous horizons. Bible à la main, à l'arrière du podium, l'un des deux slameurs, Cocteau Mot Lotov – c'est son nom de scène –, ne se compte pas au nombre des croyants. Il est pourtant frappé par « la radicalité » du Sermon sur la montagne, sur lequel il a fondé sa poésie. Son compère sur scène, Sandenkr est, quant à lui, agréablement surpris de « l'engouement des gens réunis par leur foi. C'est beau à voir. »

Dans le hall principal, où les auditeurs prennent place, accompagnés par certains des mille bénévoles portant un tee-shirt bleu, les conférences se succèdent. On y relit le Concile. Comme Andrée, 64 ans, qui n'a connu qu'en ses jeunes années la période pré-Vatican II. Professeur d'anglais dans des établissements publics, elle était également engagée en catéchèse. Dans cette perspective, elle avait acheté une belle édition franco-latine des textes du Concile, qui a pris la poussière sur un

rayon de sa bibliothèque, jusqu'à ce qu'elle s'y replonge, au sein d'une équipe paroissiale. Et récemment encore, animatrice d'un groupe de lecture, elle a rédigé des notes pour inciter les paroissiens du troisième arrondissement de Lyon à se procurer les textes. Une trentaine de commandes ont été passées à une librairie, associée à l'initiative. « Sans compter tous ceux qui iront lire les textes en ligne sur Internet », ajoute celle qui dit y avoir puisé de quoi nourrir sa foi.

De même, Louis, qui arpente Eurexpo dans son uniforme de scout unitaire de France, se sent appelé à creuser les textes du Concile. Une tâche « complexe » à laquelle il s'attellera cette année avec six autres jeunes du groupe d'approfondissement de la foi, né au sein de sa paroisse, à Vourles, au sud-ouest de Lyon. « Avant de venir à la fête diocésaine, nous

(Lire la suite page 2.)

« On parle souvent des chrétiens comme porteurs d'une foi minoritaire en France. Mais ils sont capables de faire signe. »

FRÈRE ENZO BIANCHI

► **Lyon a célébré sa grande fête de famille** (suite de la page 1)

● ● ●

nous sommes demandé ce que nous savions du Concile », témoigne-t-il. Et il leur a bien fallu admettre qu'ils n'en connaissent pas grand-chose, si ce n'est que l'Église « a voulu mettre à jour son rapport au monde actuel ». « Vatican 2.0 », selon la formule d'une vidéo virale diffusée à la veille du grand rassemblement, visionnée par plus de vingt mille personnes. « Les textes du concile peuvent nous aider à mieux exprimer notre foi avec des personnes qui ne la partagent pas », espère François-Xavier, 18 ans, maçon et autre membre du groupe.

À l'heure de la messe, les neuf mille places assises sont rapidement occupées. Lors de cette célébration priante, un geste de paix est adressé par le cardinal aux représentants anglican, arménien, copte, orthodoxes et protestants, venus saluer par leur présence l'anniversaire du Concile. Une messe également marquée par l'ordination de quatre prêtres et de trois diacres, et conclue par l'envoi de Mgr Philippe Barbarin, invitant chaque chrétien du diocèse « à apprendre par cœur les Béatitudes », le thème retenu pour cette journée, car « elles nous permettent de comprendre qui est Jésus, et elles nous disent comment être serviteurs de la joie. »

Un appel à prolonger ce rassemblement qui laissera des traces. Et pas seulement pour ceux qui auront craqué pour une tasse ou un parapluie frappé du logo « B Attitude » (« Béatitudes »). Comme Louis et son groupe d'approfondissement de la foi, ou Renée et ses lectures, le Concile continuera d'abreuver les habitants du Rhône, engagés pour certains dans « La Traversée », titre du spectacle monté avec 250 personnes issues de quarante paroisses du diocèse de Lyon. « Une aventure », dit Marie-Cécile du Manoir, metteuse en scène de cette pièce présentée à l'église de l'Annonciation, dans le quartier de Vaise, à partir du 31 octobre, qui permettra de prolonger l'élan diocésain né le 14 octobre.

BÉNÉVENT TOSSERI

(1) Les Antonins sont des moines de l'ordre Antonin maronite, fondé au Liban au début du XVIII^e siècle.

DIAPORAMA Tout au long de la journée, les temps forts se sont succédé, sous le signe des Béatitudes

Serviteurs de la joie

Chorégraphie

Après des mois de répétition, ensemble ou devant leur écran d'ordinateur – postée sur Internet, la vidéo a été vue 4000 fois –, les jeunes issus de plusieurs dizaines d'aumôneries et de mouvements ont exécuté la chorégraphie de leur flash mob : Heureux !



CORINNE MERCIER/CIRIC



CORINNE MERCIER/CIRIC

Danse

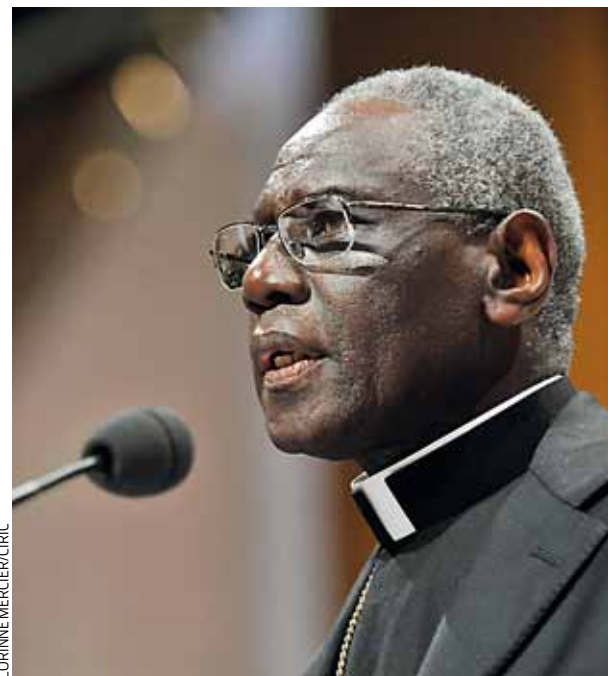
Tandis que plusieurs milliers de personnes écoutent les conférences de frère Émile de Taizé, du P. Jean-Marie Petitclerc ou du cardinal Robert Sarah, ancien évêque de Conakry, d'autres participants vibrent avec le danseur Yao Eby, tout à leur joie partagée. Spectacle parmi d'autres, comme les concerts donnés par Glorious ou un groupe de musique caribéenne.



CORINNE MERCIER/CIRIC

Peuple de Dieu

La constitution de Vatican II *Lumen gentium* incarnée. Le cardinal Philippe Barbarin, assis au milieu du peuple de Dieu, écoutant l'acteur Michael Lonsdale évoquer sur scène la Rome d'avant Concile.



CORINNE MERCIER/CIRIC

Église universelle

Ancien évêque de Conakry et président du conseil pontifical *Cor unum*, le cardinal Robert Sarah a présenté le visage universel de la mission de l'Église.

CORINNE MERCIER/CIRIC



Engagement

Des aînés aux plus jeunes, issus du monde rural, de paroisses populaires ou du cœur de la presqu'île, ils ont choisi, cette année, de suivre Jésus dans le baptême et la confirmation. En marge de la célébration, ils se retrouvent autour du baptistère.

CORINNE MERCIER/CIRIC



Célébration

Près de 20 000 personnes ont assisté à la messe dans un silence et un recueillement saisissants. Trois heures durant, l'assemblée a suivi cette célébration présidée par Mgr Philippe Barbarin et concélébrée par plus de trois cents prêtres. Ils ont accueilli parmi eux quatre nouveaux prêtres et trois nouveaux diacres ordonnés à cette occasion.

PORTRAIT

Aller au devant de tous



Charles-Henri Bodin, 30 ans, a été ordonné prêtre le 14 octobre.

La carrure trahit le rugbyman. Charles-Henri Bodin joue à Villefranche-sur-Saône. Il pousse parfois en mêlée, quand les circonstances l'exigent. Toujours au service du collectif. Mais il est avant tout ailier. À lui de plaquer le ballon dans l'embut. « Pour cela, le ballon doit passer entre toutes les mains. C'est un peu l'esprit du concile Vatican II, dit ce Lyonnais. On ne peut pas être chrétien tout seul. J'ai besoin de tous pour tendre vers le Christ, vers la sainteté. » Y compris des laïcs, dont il espère un engagement à ses côtés, lors de son ministère. Il avoue ne pas connaître intimement les travaux du Concile. Contrairement à nombre d'autres séminaristes, « plus proches » des textes magistériels, qu'il admet ne pas avoir tous lus. Excepté *Dei Verbum*, qui l'a profondément marqué. Tout comme une figure de prêtre préconciliaire, Don Camillo, dont il apprécie la relation directe à Dieu. Il aimerait reproduire son intuition, en allant au devant de tous ses paroissiens, « y compris Peppone, qui ne rentrerait jamais dans une église. Comme d'autres l'ont exprimé avant moi, si les gens ne viennent pas à l'Église, c'est à l'Église à aller au-devant d'eux. » Pour autant, pour ce tout jeune trentenaire, si le Concile demeure plus que jamais d'actualité, il ne se sent pas concerné par les débats qui l'ont accompagné. Le jeune homme portant un col romain comprend que « pour une autre génération » l'introduction de la langue vernaculaire dans la liturgie fut « une bataille ». Pour lui, le latin ne représente rien d'autre que « la langue universelle de l'Église ». Au lendemain de son ordination, Charles-Henri Bodin rejoindra Villefranche-sur-Saône, comme vicaire de la paroisse Sainte-Anne des Calades, où il sera, espère-t-il, « un berger ». Il y poursuivra ses activités en aumônerie auprès des jeunes et d'accompagnateur d'un groupe de confirmands. Il devra abandonner la métallerie, pour laquelle il s'est formé après un bac professionnel. Mais il espère continuer à fouler les terrains de rugby, un sport « important pour (son) équilibre physique et spirituel ». « Je dois encore en discuter avec le curé », sourit-il. Sa crainte : ne pas pouvoir s'aligner au tournoi des vétérans. Problème : il se tient à la Pentecôte.

B.T.

PORTRAIT

Le diacre, un homme de lien



Ordonné diacre permanent lors de la fête diocésaine, Pierre Keller, 52 ans, est marié et père de quatre enfants.

Il s'en souvient comme si c'était hier. Jusqu'aux chants, y compris « le tube de l'époque », « Si le Père vous appelle ». C'était il y a vingt ans, lors de l'ordination d'un

diacre. « J'ai pleuré du début à la fin », se souvient Pierre Keller, également marqué par le synode sur les ministères, tenu cette même année dans le diocèse de Nanterre, où il résidait alors. Depuis, il a la « conviction d'un appel ». Même si, « pris dans la tourmente de la vie des jeunes couples », ce père de quatre enfants a attendu pour concrétiser cet élan. C'est en lançant les parcours Alpha à Ecully, commune de l'ouest lyonnais, qu'il s'est « sérieusement réveillé ». « Cela m'a profondément touché, dit-il. J'ai trouvé là ce que je cherchais dans ma vie

de chrétien depuis bien longtemps, un moyen simple d'annoncer Jésus. J'ai eu le sentiment de vivre les Actes des Apôtres. » Dans la foulée, il frappe à la porte de son curé et de l'archevêché. Il entame alors sa formation diaconale, où il se plonge dans les textes de Vatican II, toujours à redécouvrir. Notamment par ses enfants, qui, voilà encore peu, « pensaient que Vatican II, comme Jean-Paul II ou André Vingt-Trois, était une personne ! » Pierre Keller est frappé par l'actualité des travaux du Concile. « C'est un extraordinaire catéchisme, reposant selon moi sur deux piliers, explique-t-il. Le premier, c'est l'invitation à se

tourner vers le Christ. Le second, c'est la présence de l'Église au monde. » Une « vision diaconale », dit-il en plissant ses yeux bleus dans un sourire. Sa formation lui a permis de redécouvrir des textes étudiés en ses jeunes années, en aumônerie étudiante, avant d'être « happé » par la famille et le travail. À 52 ans, il est au sein d'une grande entreprise de transport, l'homme qui accompagne la mise en œuvre de la stratégie à moyen terme. Celui qui va de service en service pour faciliter les projets. Bref, « un homme de lien », ce qu'il souhaite réaliser dans le cadre de son ministère.

B.T.

HOMÉLIE du cardinal Philippe Barbarin lors de la fête diocésaine à Eurexpo, le dimanche 14 octobre 2012

« Ensemble, serviteurs de la joie ! »

Quel est le sens de cette fête diocésaine ? Écoutons l'oraison du début de la messe : « *Seigneur, tu veux que chaque membre de ton peuple te serve selon sa grâce et selon les appels de l'Esprit. Accorde à chacun de trouver sa place, sa fonction dans l'Église, pour qu'ensemble, nous puissions constituer le corps de Jésus-Christ, dans son unité.* »

Peut-être est-ce l'essentiel de ce qu'il y a à dire à notre diocèse, le jour où, dans l'immense famille de l'Église universelle, il fête le cinquantième anniversaire de l'ouverture du concile Vatican II. Rassemblés à Eurexpo, dans la grande variété de nos âges, de nos professions et de nos cultures, de nos vocations et situations de vie, nous savons que nous sommes « un », unis par la joie de notre baptême.

Au début de notre célébration, les baptisés de l'année 2012, nouveaux venus dans la famille, étaient autour de la vasque baptismale. Quel bonheur, si tous les chrétiens pouvaient se rappeler la grâce de leur baptême et leur mission dans l'Église, chaque fois qu'ils font le signe de la croix au début de leur journée ou en récitant une prière !

À la fin de la messe, nous verrons un autre signe symbolique : les confirmés de 2012 s'approcheront à leur tour. Eux aussi, ils ont été marqués du saint-chrême, comme nous le sommes tous aux jours de notre baptême et de notre confirmation, comme vont l'être ceux qui seront ordonnés prêtres dans un moment.

J'aimerais tellement aussi que les chrétiens fassent mémoire de leur confirmation, non pas comme d'un événement du passé mais comme d'une force qui les pousse en avant dans la mission, chaque fois qu'à la fin de la messe ils entendent : « *Allez dans la paix du Christ* ». « *Allez* », c'est la dernière consigne que nous avons reçue de Jésus : « *Allez, enseignez toutes les nations et baptisez-les au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit.* » Vous vous souvenez de ses derniers mots, juste avant qu'il ne monte au ciel. Ils nous expliquent l'événement de la confirmation : « *Vous allez recevoir une force, celle de l'Esprit Saint qui viendra sur vous et vous serez mes témoins, jusqu'aux extrémités de la terre* », c'est-à-dire jusqu'à notre dernier souffle.

Parmi les baptisés et les confirmés, les diacres. C'est une nouveauté, un cadeau de l'Esprit Saint au concile Vatican II, qui a voulu restaurer l'ordre permanent du diaconat. Dans le diocèse de Lyon, les premiers diacres ont été ordonnés dans les années soixante-dix, peu après la clôture du Concile, et aujourd'hui ils sont déjà soixante-dix !

Pour vous trois, Pascal, Philippe et Pierre, cette décision a fait l'objet d'une profonde réflexion, menée dans votre couple et en famille. Puis, vous avez suivi une longue préparation au cœur de notre Église diocésaine.

« J'aimerais tellement aussi que les chrétiens fassent mémoire de leur confirmation, non pas comme d'un événement du passé mais comme d'une force qui les pousse en avant dans la mission. »

Diacre, cela veut dire serviteur. Mais attention, le fait que quelques-uns soient ordonnés diacres ne veut pas dire que nous ne sommes pas tous des serviteurs. Pendant trois ans, nous avons cheminé avec ce thème, « l'Église est une servante ». Et la fête d'au-



Lors de la messe du 14 octobre, la joie se célèbre en Église, et en famille.

jourd'hui a pour titre : « Ensemble, serviteurs de la joie. » Vous, les diacres, par votre ordination, vous êtes configurés au Christ serviteur et votre engagement rappelle à tous les baptisés leur vocation commune de service. Et en fait, quand nous vous verrons, dans vos différentes missions, ce sera comme une question, une interpellation pour nous. Dans nos communautés, sommes-nous vraiment des serviteurs et des servantes ?

Trois diacres et quatre prêtres. Trop souvent, on entend dire qu'il n'y a plus de prêtres. Dans le diocèse de Lyon, nous avons donc la chance de vivre ensemble cet événement de joie, aujourd'hui ! Frères et sœurs, vous êtes nombreux à m'avoir dit que vous n'aviez jamais assisté à une ordination. Est-ce possible que des chrétiens qui vont régulièrement à la messe, qui rencontrent des diacres et des prêtres pour les grands événements de leur vie

personnelle et familiale, n'aient jamais assisté à une ordination ? Profitez de cette occasion pour remercier vos prêtres d'avoir donné leur vie au Christ pour vous et pour le monde. Et priez pour que le Seigneur fasse d'eux des « pasteurs selon son cœur ».

C'est un bonheur de vous voir si nombreux à participer à cette célébration d'ordination. Vous les verrez, tous les sept, se prosterner dans un moment, puis recevoir l'imposition des mains. Vous verrez tous les prêtres ici présents accueillir leurs nouveaux frères, avec ce même geste. Diacres, les prêtres le restent toujours ; le service est le fond de notre vocation. Prêtres, c'est un nouveau cadeau, étonnant. Chaque fois que je pense à notre sacerdoce, je le considère comme l'accomplissement de la promesse de Jésus à la fin de l'Évangile. Après nous avoir envoyés en mission, il dit : « *Et moi, je suis*

RENDEZ-VOUS

LA TRAVERSÉE

● Spectacle vivant sur les Béatitudes, mis en scène par Marie-Cécile du Manoir, associant 200 acteurs professionnels et bénévoles issus d'une quarantaine de paroisses, joué 8 fois entre le 31 octobre et le 10 novembre à l'église de l'Annonciation (Vaise).
latraversee.info

DIACONIA 2013

● Le 1^{er} décembre de 14h à 17h, rencontre diocésaine à la nouvelle église Saint-Thomas de Vaulx-en-Velin : entrée dans un « Avent de la foi et de la fraternité ».
lyon.catholique.fr/diaconia

MERCI MARIE !

● Rejoignez « les missionnaires du 8 » entre le 6 et le 9 décembre pour ouvrir les églises, accueillir les touristes et les pèlerins, proposer un temps de dialogue ou de prière.
● Envoi en mission : 3 décembre à 19h à la cathédrale Saint-Jean.
● École de la mission : 6, 7, 8 et 9 décembre, dès 8h30 à la basilique de Fourvière.
lyon.catholique.fr

JMJ RIO 2013

● Le diocèse de Lyon propose pour les Journées mondiales de la jeunesse du 14 juillet au 2 août une semaine missionnaire à Cayenne, avant de rejoindre le Pape à Rio-de-Janeiro. Pour les 18-35 ans, s'inscrire avant le 15 novembre.
jeunes-lyon.ccf.fr

Contact : Diocèse de Lyon
04 78 814 815
lyon.catholique.fr

avec vous tous les jours, jusqu'à la fin du monde. »

À travers les prêtres, le Christ tient ses promesses. Aujourd'hui même, et ensuite, chaque jour de leur vie, les nouveaux ordonnés diront les paroles mêmes du Christ : « *Ceci est mon corps livré pour vous... la coupe de mon sang, le sang de l'Alliance...* » Et vous, vous serez tout étonnés d'entendre ces mots sortir de leurs lèvres. Celui-là seul qui a, sur terre, le pouvoir de pardonner les péchés, celui qui se présente comme « *le pain vivant descendu du ciel pour nous nourrir* », continue de s'offrir à nous. Merveille de cette présence personnelle du Christ au milieu de ses disciples, vingt siècles après son départ.

Un prêtre, c'est la continuation de cette incarnation du Verbe. Il donne aux baptisés, « les saints », « l'équipement » (cf. Ép. 4, 12) dont ils ont besoin pour être de vrais témoins du Christ dans le monde d'aujourd'hui.

Frères et sœurs, en présentant au Seigneur ceux qui vont être ordonnés dans quelques instants, demandez à Dieu d'abord qu'ils aient des cœurs de serviteurs, puis priez pour qu'ils soient tellement remplis de cette parole d'amour qu'ils deviennent eux-mêmes par toute leur vie, une parole vivante et éclairante : du bon pain, une force intérieure pour votre cœur, pour votre vie de baptisés.

CARDINAL PHILIPPE BARBARIN,
archevêque de Lyon

texte complet sur lyon.catholique.fr

Éditorial

par Dominique Greiner
Rédacteur en chef

Boussole

Il y a cinquante ans, le 11 octobre 1962, s'ouvrait à Rome le concile œcuménique Vatican II.

Le pape Benoît XVI, qui a participé aux travaux conciliaires comme expert, a voulu souligner cette date anniversaire par deux événements majeurs : l'ouverture d'une Année de la foi et la tenue d'un Synode des évêques sur « la nouvelle évangélisation pour la transmission de la foi ».

Dans les diocèses du monde entier, les célébrations, les colloques et les conférences se succèdent. Ces rassemblements permettent de faire un point d'étape, de mesurer le chemin parcouru après que l'Église a repensé sa propre identité et le sens de sa mission. Vatican II a en effet transformé en profondeur la manière de prier et de célébrer, de se rapporter à la Parole de Dieu. Il a donné aux fidèles de prendre leur part avec les prêtres et les évêques à la mission de témoignage et d'évangélisation, d'investir les différents champs du savoir, de travailler au service de la justice et de la paix avec d'autres qui ne partagent pas leur foi, de nouer des relations d'estime avec des représentants d'autres traditions religieuses. Les générations de chrétiens qui sont nées après Vatican II ne sont pas toujours conscientes de l'ampleur de ces évolutions. Sans qu'elles le sachent, elles sont pourtant imprégnées des intuitions fondamentales des pères conciliaires qui modèlent leurs façons de croire, de pratiquer et de se situer dans des sociétés multiculturelles et multiconfessionnelles. Le Concile n'est donc pas qu'un événement du passé. Sa fécondité est toujours actuelle et il donne des orientations sûres pour le futur de la mission de l'Église. C'est cette conviction qu'a rappelée Benoît XVI lors de son audience du 10 octobre dernier. « Les documents de ce Concile sont pour notre temps une boussole qui permet à l'Église d'avancer en haute mer, au milieu des tempêtes comme sur les flots calmes, pour naviguer en sûreté. »

CE JOUR-LÀ

13 octobre 1962, le Concile bascule

Trois jours après l'ouverture officielle du Concile, les 2250 évêques présents doivent élire les membres des dix commissions préparatoires, chargées d'élaborer les textes proposés ultérieurement au vote. Lorsqu'il prend conscience que la majorité des sièges sera de toute évidence attribuée à des prélats de la Curie romaine, le cardinal Achille Liénart, évêque de Lille, demande la parole, se lève et, au grand étonnement de tous, observe, en latin,

que la procédure proposée ne paraît pas adéquate. Il exige le report de l'élection, souhaitant que les évêques et les 47 conférences épiscopales se consultent pour établir en commun leur mode de fonctionnement. Sous les applaudissements, les cardinaux Frings (Cologne), König (Vienne) et Döpfner (Munich) approuvent, eux aussi en latin. Débutent alors des échanges quasiment de type « parlementaire » ouvrant le jeu à une grande diversité de per-

sonnalités. Le 30 octobre, alors que le cardinal Ottaviani, secrétaire du Saint-Office, chef de file de la tendance conservatrice, prononce un discours critique sur le projet de réforme liturgique, le président de séance, le cardinal Alfrink (Utrecht) lui coupe le micro. Le concile Vatican II a commencé. Le 20 novembre, le premier texte préparé par la Curie est rejeté par la majorité. Jean XXIII arbitre en faveur de cette dernière.

F. M.

RELECTURE C'est à la suite d'une intuition toute personnelle que Jean XXIII, nouvellement élu, convoqua le Concile

Vatican II : le concile inattendu



11 octobre 1962 : messe d'ouverture du concile Vatican II par Jean XXIII en la basilique Saint-Pierre de Rome.

Lorsque, le 25 janvier 1959, trois mois après son élection, le « bon pape » Jean XXIII annonça, depuis la basilique romaine Saint-Paul-hors-les-Murs, qu'il allait convoquer un « concile général pour l'Église universelle », la surprise fut absolue. Le chef de l'Église catholique n'en avait parlé à personne, ou si peu. Rien ne l'imposait. Si ce n'est l'urgence des temps. À ce stade, le pape Roncalli se contenta d'évoquer des objectifs larges : le renouvellement intérieur de l'Église, l'intensification de son témoignage dans le monde et sa volonté de dialogue avec les autres confessions chrétiennes.

Près de quatre ans plus tard, le 11 octobre 1962, ce fut le monde entier qui envahit la basilique Saint-Pierre de Rome. Jamais l'Église catholique n'avait compté autant d'évêques et jamais on ne les avait vus ensemble : 2 251 venus de 136 pays. Certes, les Européens étaient majoritaires

(835, dont 385 Italiens et 122 Français). Mais l'Amérique latine est venue en force (517, dont 171 Brésiliens), suivie de l'Amérique du Nord (273, dont 196 des États-Unis), de l'Asie (290), de l'Afrique (273) et de l'Océanie (63). Ce jour-là, François Mauriac observe dans *La Croix* : « Ces évêques de toutes races, de toutes couleurs accourus à Rome annoncent que les temps de la conquête et de la domination sont révolus et que nous sommes devenus des frères partout où nous étions des maîtres. » Pourtant d'autres maîtres veillent : les grands absents ont dû rester derrière le rideau de fer. Les pouvoirs totalitaires communistes ont en effet multiplié les tracasseries administratives. Seuls quelques-uns, tels le jeune Karol Wojtyła, évêque auxiliaire de Cracovie, pourront bénéficier d'un « passeport de service pour l'étranger », document du Saint-Siège signé de la main du substitut de la Secrétairerie d'État, en 1963, Mgr Angelo Dell'Acqua.

Mais surtout, immense innovation par rapport au concile précédent, Vatican I, 17 Églises chrétiennes non catholiques sont présentes à Saint-Pierre en ce 11 octobre, avec un statut, inédit et bienvenu, d'observateurs. La dernière session, en 1965, rassemblera 29 Églises. En fait, comme l'a fait remarquer plus tard Mgr Heenan, évêque de Liverpool, « en ce premier jour aux places qui nous ont été assignées, nous étions tous des étrangers les uns pour les autres ». Le latin, seule langue officielle du concile, n'était pas compris par tous de la même manière. Et surtout, personne ne connaissait ni le projet ni la durée de l'événement solennel qui débutait... Vite, les uns et les autres vont faire connaissance et se passionner pour ce qui va devenir « leur » concile.

Dans son allocution d'ouverture, ce 11 octobre, Jean XXIII livre la clé de lecture de « son » concile : il s'agit de proposer le

« dépôt sacré de la foi, sans condamner les nouvelles erreurs » et de scruter les « signes des temps ». D'emblée, le pape récuse les « prophètes de malheur » qui ne voient que « ruines et prévarications » dans le monde contemporain.

Les sceptiques sont nombreux. Parmi eux, le théologien dominicain français Yves Congar grince : « Le système que Rome a monté patiemment prend dans ses bras de fer le petit enfant du Concile qui vient de naître et veut vivre. » De même, le théologien jésuite français Henri de Lubac, tout étonné, après les sanctions qui l'avaient frappé, d'être nommé expert, note dans ses carnets : « La commission préparatoire de 1961 est un véritable désastre. » Quelques jours plus tard, le « patron » des évêques français, le cardinal Achille Liénart, met les points sur les i en mettant le holà à cette tentation romaine (lire ci-contre : « Ce jour-là »).

Dès la première session, du 11 octobre au 8 décembre 1962, qui se terminera sans adopter aucun texte, « traditionalistes » et « progressistes » s'affrontent sur la liturgie, notamment sur l'usage des langues locales et la participation des fidèles. La transmission de la Révélation du Christ par la Tradition et l'Écriture, les moyens de communications sociales, la collégialité épiscopale, le rapprochement avec les Églises orientales seront également débattus, sans dégager un axe fort, mais chacun sentait dans l'air de la basilique la tension entre une certaine hardiesse et un immobilisme rassurant, hérité de Vatican I. Comme le confiait alors à *La Croix* (1^{er} octobre 1962) le nouvel académicien français Jean Guittou : « Un Concile, c'est un commencement. C'est comme l'amour conjugal ; à

(Lire la suite page 6.)

Jamais l'Église catholique n'avait compté autant d'évêques et jamais on ne les avait vus ensemble.

► Le concile inattendu

(Suite de la page 5)

la fin seulement, on peut dire si on a aimé. Car il faut faire durer le commencement de l'amour conjugal pendant toute une vie. Il en va de même pour le Concile. »

Au cours des 300 « congrégations » (séances de travail) que comptera Vatican II, rythmées durant quatre ans par les navettes entre leurs diocèses (neuf mois) et Rome (trois mois), les évêques vont sortir de leur horizon personnel pour se confronter, en suivant le retour aux sources creusé durant les décennies précédentes par les mouvements liturgiques, bibliques, œcuméniques, aux grands débats : redécouverte de la Parole de Dieu, collégialité, relation avec les laïcs, guerre et paix, responsabilité de l'Église universelle, liturgie, liberté religieuse, etc. Le 2 décembre 1962, Mgr Montini, qui ne savait pas encore qu'il succéderait à Jean XXIII six mois plus tard, décrivait à son diocèse de Milan « une expérience le plus souvent douce, d'autres fois forte et poignante, parfois dramatique, et aussi pesante et douloureuse à certains moments ». Ce que Jean-Paul II appellera plus tard « l'événement de grâce du XX^e siècle ». Il faut souligner l'« optimisme » de Vatican II : l'Église n'est plus comprise comme le second terme d'une alternative qui l'oppose au monde, mais en solidarité avec lui, dans l'Histoire, participant à la marche commune vers le salut. Mgr Joseph Doré, théologien, archevêque émérite de Strasbourg, y a vu, presque cinquante ans plus tard, « un changement fondamental de la conception que l'Église avait d'elle-même ». À la hauteur des « immenses attentes soulevées par l'annonce de ce Concile », note l'historien français Jacques Prévotat, qui a édité les *Carnets du Concile* du cardinal de Lubac (Éd. du Cerf, 2007), l'un des Français acteurs majeurs.

Cela ne s'est pas fait sans heurts. Ainsi, lorsque meurt Jean XXIII, le 3 juin 1963, rien ne dit que le Concile se poursuivra. Au conclave, ses adversaires se démènent. Et, dit-on, c'est d'un cheveu que le cardinal Montini est élu, le 21 juin. Dès le lendemain, il annonce la poursuite du Concile, dont la deuxième session s'ouvrira trois mois plus tard.

FRÉDÉRIC MOUNIER

ENTRETIEN PHILIPPE CHENAUX, directeur du Centre de recherches et d'études sur le concile Vatican II à l'Université pontificale du Latran (Rome)

« Un concile pour ouvrir l'Église au monde, en retournant à sa Tradition la plus authentique »

Dans quel contexte le Concile s'est-il ouvert ?

Philippe Chenaux : Au début des années 1960, l'Occident vivait une période de croissance. Le climat était à l'optimisme généralisé, qui contrastait avec un certain immobilisme de l'Église, qui pouvait sembler coupée du monde. D'où une grande attente. Joseph Ratzinger évoquait alors une forme « d'exaltation » liée aux commencements. Mais certains craignaient un concile « préfabriqué », où rien ne se passerait. En 1960, le synode du diocèse de Rome avait été une déception. Les attentes étaient portées, et pas seulement en France, par des mouvements, notamment liturgique, souhaitant une meilleure participation des fidèles, l'introduction des langues locales. Sans oublier l'œcuménisme, la revalorisation du rôle des laïcs, la redéfinition du rôle de l'évêque, et la réforme de la Curie, notamment du Saint-Office.

à ses expériences synodales à Bergame et à Venise, et alliée à ses connaissances historiques sur le concile de Trente, aurait préparé le terrain. Pour d'autres, au contraire, l'idée lui aurait été soufflée lors de son élection, ou évoquée durant le conclave. Lui-même parlera d'une « inspiration divine ».

Quelles étaient les tendances en présence ?

Ph. C. : Au risque de simplifier, on constate l'existence de deux tendances, tant sur la forme que sur le fond. Sur la forme : certains souhaitaient un bref concile de ratification, qui aurait manifesté l'unité de l'Église autour du pape. D'autres, au contraire, voulaient un vrai concile, au sens traditionnel du mot, fait de débats et d'échanges. Sur le fond, certains voulaient un concile dogmatique, qui aurait défini de nouveaux dogmes, notamment dans le domaine marial, et prononcé des

plutôt parler d'une lente évolution, entre évêques. Pour beaucoup, Vatican II fut une école de mise à jour de leur formation théologique, en contact avec la « nouvelle théologie » française, allemande, belge. Le tournant fut la première session, notamment l'intervention du cardinal Achille Liénart, appuyé par le cardinal Frings, de Cologne. Ce fut un coup de théâtre, presque un coup d'État : l'assemblée conciliaire a pris conscience d'elle-même et a fait le choix d'un concile qui ne serait pas fait de l'approbation de décisions déjà prises. Le cardinal Liénart a cristallisé ce mouvement, ouvrant la voie à l'esprit de collégialité.

Comment Jean XXIII et Paul VI ont-ils dirigé le Concile ?

Ph. C. : L'inspiration est la même : un concile d'ouverture et pastoral, pour ouvrir l'Église au monde, en retournant à sa Tradition la plus authentique, avec un nouveau langage envers l'homme contemporain. Jean Guittou, ami de Paul VI et invité par Jean XXIII à participer à la première session, expliquait que, face à l'obstacle, ce dernier avait tendance à le survoler, tandis que Paul VI l'affrontait. C'est juste. Jean XXIII s'est montré peu directif, se contentant d'indiquer les grandes lignes, notamment la requalification de l'Église locale, l'unité avec les frères chrétiens séparés. Paul VI, lui, a vite compris qu'il fallait prendre les choses en main, se faisant le « timonier » du Concile, préoccupé de maintenir l'unité, craignant les divisions futures de l'Église, attentif aux voix de la minorité. La plupart des textes ont été adoptés à la quasi-unanimité de l'assemblée conciliaire. Paul VI tenait beaucoup à ce consensus, redoutant un schisme qu'il a tout fait pour éviter.

RECUEILLI PAR

FRÉDÉRIC MOUNIER (à Rome)

L'assemblée conciliaire a pris conscience d'elle-même et a fait le choix d'un concile qui ne serait pas fait de l'approbation de décisions déjà prises.

Jean XXIII a-t-il véritablement causé la surprise en annonçant le Concile ?

Ph. C. : Oui, personne n'était dans la confiance, sauf son secrétaire personnel, Mgr Francesco Capovilla, et son secrétaire d'État, le cardinal Domenico Tardini. Jean XXIII a bien noté le silence impressionnant qui a suivi son discours, dix jours plus tard.

D'où lui est venue cette intuition ?

Ph. C. : Ce débat est encore ouvert. Pour certains historiens, l'itinéraire de Jean XXIII l'a préparé à ce projet. Son expérience, en Orient, de la tradition synodale des Églises orientales, conjuguée

anathèmes, contre les idéologies modernes, notamment le communisme. Et d'autres voulaient un concile d'ouverture à la modernité. En 1959, la majorité de l'épiscopat penchait plutôt en faveur d'une ligne de réaffirmation dogmatique. En deux ans, on a donc constaté une inversion de tendance.

Comment la comprendre ?

Ph. C. : Ce renversement est l'une des grandes énigmes de l'histoire de Vatican II. Pour certains historiens, proches des traditionalistes, il s'est agi d'un complot : comme dans les révolutions, une minorité aurait réussi à prendre le pouvoir. Cette thèse ne me paraît pas défendable. Il faut

N'ATTENDEZ PAS

LA PROCHAINE FÊTE DIOCÉSAINES

POUR VOUS ABONNER

À ÉGLISE À LYON !

Chaque mois, suivez de près l'actualité du diocèse, des paroisses, des mouvements et des communautés du Rhône et du Roannais.

35€
pour 1 an



Et recevez en cadeau
le magnifique ouvrage
de l'histoire de
l'Église de Lyon

Oui, je m'abonne à Église à Lyon

Je joins un chèque à l'ordre de ADL / Église à Lyon et j'adresse ce coupon à Église à Lyon, 6 avenue Adolphe Max, 69321 Lyon cedex 05

☐ abonnement normal : 35€ ☐ abonnement de soutien : 50€ ☐ autre : _____ €

Nom _____ Prénom _____

Adresse _____

CP _____ Ville _____



ENTRETIEN JOHN O'MALLEY, jésuite, professeur à l'Université de Georgetown (Washington DC), spécialisé dans l'histoire de l'Église et des conciles

« L'esprit du Concile est à découvrir dans les textes »

Le concile Vatican II semble une sorte de monstre impossible à appréhender, tant les documents produits sont nombreux et divers. Quelle est la cohérence de toute cette production ?

P. John O'Malley : Jusqu'à Vatican II, tous les conciles de l'Église, qu'ils soient locaux ou œcuméniques, ont été conçus pour traiter de sujets juridiques ou législatifs. Ils ont été réunis pour décider de cas de déviances (hérésie...) et ont produit des lois, auxquelles étaient attachées des sanctions. Et ces lois n'avaient pas de relations particulières entre elles.

Vatican II n'a pas examiné de cas de déviance, ni produit un corpus de lois. Il a adopté une nouvelle forme littéraire, qui a encouragé chaque document à s'appuyer sur les autres textes, et s'harmoniser avec eux. Par exemple, la première constitution approuvée, *Sacrosanctum concilium* (sur la liturgie), reconnaît aux évêques locaux un certain nombre de responsabilités. Et cela, alors que par ailleurs le Concile aborde le thème de l'autorité partagée, thème qui devient l'une de ses marques et contribue à sa cohérence. De même, le principe de l'adaptation à l'époque est exposé dans le premier document, mais revient ensuite comme un fil rouge durant tout le Concile.

Un autre élément extrêmement important contribue à donner une cohérence à l'ensemble des documents, mais les historiens et les théologiens ne lui ont pas accordé suffisamment d'attention. C'est le vocabulaire de Vatican II, qui est caractéristique de ce Concile, et que l'on ne trouve pas dans les précédents. Un style qui est aussi l'expression d'une orientation globale, et d'une cohérence des valeurs.

Justement, comment définir cet « esprit du Concile » ?

P. J.O.M. : On utilise souvent à tort cette expression « d'esprit du concile » pour justifier une interprétation personnelle, sans égard pour ce que dit le texte. Il y a, cependant, une manière plus objective d'utiliser cette expression. Compris de manière correcte, « l'esprit du Concile » signifie que derrière des actes spécifiques de celui-ci, émergent des orientations générales (et notamment lorsqu'on étudie les textes en lien avec l'histoire du Concile), qui sont essentielles pour interpréter chacun d'eux. L'une de ces orientations, par exemple, c'est le thème de la responsabilité partagée pour le bien-être de l'Église, et de la société plus largement. Ces orientations ne contredisent pas « la lettre du document » – en fait, elles dérivent de celle-ci, mais vont au-delà de chacune des « lettres » particulières.

Que pensez-vous de la distinction que fait Benoît XVI, dans son discours de 2005 à propos de Vatican II, entre une herméneutique (interprétation) de la rupture qu'il condamne, et celle de la réforme, qu'il approuve ?

P. J.O.M. : Avant d'être élu pape, Benoît XVI opposait de manière constante l'herméneutique de la rupture (mauvaise) et l'herméneutique de la continuité (correcte), et il le faisait d'une manière qui semblait exclure toute voie médiane. Lors de son discours comme pape à la Curie romaine, le 22 décembre 2005, il a en revanche opposé une « herméneutique de la rupture » et une « herméneutique de la réforme ». C'était là un changement important, que j'ai noté comme historien,



Évêques et cardinaux sortant de la basilique Saint-Pierre lors d'une session du Concile.

et qui me semble très opportun. À un certain point, Benoît XVI ajoutait : « *C'est précisément dans cet ensemble de continuité et de discontinuité à divers niveaux que consiste la nature de la véritable réforme.* »

En réalité, tout ce qui arrive dans la vie forme « *cet ensemble de continuité et de discontinuité* », et le rôle de l'historien est de discerner à quel point l'un et l'autre sont opératoires.

Vatican II a tenté de changer des choses pour un mieux. En cela, il peut être dit réformateur. Mais après le Concile, l'Église catholique reste identifiable à l'Église catholique !

Il en est de même pour Vatican II. Je suis moi-même convaincu que, y compris dans l'histoire profane, les éléments de continuité sont plus importants que ceux de discontinuité. La continuité dans l'Église – je l'affirme comme catholique – est plus profonde que dans la sphère

non religieuse : après tout, l'Église n'a aucun sens, si elle faillit à prêcher l'Évangile, tel que transmis depuis l'origine ! Ce qui ne signifie pas pour autant qu'il n'y ait pas de discontinuité. Au cœur de l'idée de réforme, il y a la notion de changement, « changement pour un mieux », ce qui est la définition classique de la réforme, *mutatio in melius*. Mais la réforme n'est pas un changement qui supprime ce qui est en train de changer. Vatican II a tenté de changer des choses pour un mieux, comme tous les conciles. En cela, il peut être appelé un concile réformateur. Mais après le Concile, l'Église catholique reste identifiable à l'Église catholique !

Vous employez trois termes, que vous distinguez, pour caractériser le Concile : *aggiornamento*, *développement* et *ressourcement*. En quoi sont-ils distincts ?

P. J.O.M. : *Aggiornamento* : c'est le mot italien, pour dire mise à jour. L'Église doit rendre son message plus compréhensible pour les hommes et les femmes d'aujourd'hui. De telles mises à jour ont, évidemment, toujours été réalisées dans l'Église. Mais Vatican II le fait de manière spécifique, reconnaît le bien-fondé de tels changements, et est entrepris dans cet objectif. Ce qui ne signifie pas que Vatican II ait tenté de moderniser l'Église comme on le lit trop souvent. Il a seulement voulu rendre l'Évangile opératoire et intelligible au peuple d'aujourd'hui.

Développement signifie une croissance de quelque chose du passé. Par exemple, dire que la papauté est la norme développée pour appliquer ce que Jésus souhaitait lorsqu'il confirme Pierre comme la pierre sur laquelle il veut construire l'Église. Mais cette forme de changement, qui ne se situe que dans le prolongement du passé, est souvent une manière implicite mais forte de justifier le statu quo, aujourd'hui.

Ressourcement, c'est un néologisme français que l'on doit au poète Charles Péguy, et qui a été développé juste avant le Concile par le grand dominicain Yves Congar. Cela signifie, littéralement, « retourner aux sources ». Ce terme permet de rendre compte des éléments essentiels qui se trouvent dans une réforme, au sens traditionnel : un retour vers le passé pour corriger le présent. Le ressourcement, qui veut changer le présent en puisant aux sources du passé est en tension avec le « développement » qui affirme le présent comme une production légitime du passé.

Ces trois modalités coexistent dans le concile, et sont opératoires dans tous les documents élaborés par les Pères conciliaires.

Pourquoi la compréhension du Concile semble-t-elle provoquer plus de polémiques cinquante ans après que dans les années qui l'ont suivi immédiatement ?

P. J.O.M. : C'est normal ! Cinquante ans après, nous avons quitté le temps de la mémoire, et nous entrons dans l'histoire. Or, de ce point de vue, nous sommes face au résultat de lectures divergentes en fonction des personnes. Tout grand événement provoque à la fois crainte et espoir. Lorsqu'il soulève de l'espoir, les gens ont tendance à en exagérer les promesses. Lorsqu'il provoque de la crainte, ils font le contraire. Et dans tous les cas, un événement important menace l'*establishment*, qui va tout faire pour minimiser son importance.

De plus, aucun concile, avant Vatican II, n'a traité d'autant de questions d'une telle ampleur. Cependant, le plus gros problème, dans l'interprétation de Vatican II, a été le manque de prise en considération de la forme littéraire. Dans mon livre, j'ai voulu, à partir d'une grille d'analyse du nouveau style, et du nouveau vocabulaire, montrer qu'il est possible de parvenir à un « esprit du concile » qui soit solidement basé sur la lettre⁽¹⁾. Ce qui permet de parvenir à une interprétation du concile conforme avec les meilleurs standards de l'herméneutique.

RECUEILLI PAR
ISABELLE DE GAULMAYN

(1) *L'Événement Vatican II*, Lessius, 448 p., 34,50 € (traduit de l'américain).

RÉTROSPECTIVE Au scolasticat lyonnais des Jésuites, « l'école de Fourvière » a préparé et influencé, à sa mesure, les travaux du Concile

À Lyon, des catholiques audacieux ont préfiguré Vatican II



Le cardinal Pierre Marie Gerlier, alors archevêque de Lyon (à droite), et le cardinal Achille Liénart (à gauche) s'entretiennent avec un évêque, lors du concile Vatican II, à Rome, le 15 octobre 1965.

LYON (Rhône)

De notre correspondant régional

Cette fois, la plaidoirie ne convainc pas la cour. En l'occurrence, rien moins que la Curie romaine. Ancien avocat au barreau de Paris, Mgr Pierre Gerlier, archevêque de Lyon, doit se résoudre, en cette année 1950, à la sanction de ses protégés. Cinq pères jésuites qui se voient intimer l'ordre de plier bagages. Pire, leurs ouvrages sont retirés des bibliothèques et du commerce. Et ils devront désormais faire viser le moindre de leurs écrits avant publication. Loin de la colline de Fourvière. Dans la montée du cardinal Decourtray conduisant à la basilique, peu savent que le vaste bâtiment d'où s'échappent aujourd'hui quelques notes de musique n'hébergea pas toujours le conservatoire. C'est là, au scolasticat des Jésuites, que s'épanouit l'« école de Fourvière ». Parce que l'on y forme des hommes de foi. Mais aussi parce certains d'entre eux développent « une théologie qui a pu faire sourciller Rome », résume l'historien Étienne Fouilloux, une théologie qui explore d'autres voies que celle du néothomisme alors dominant, notamment par un retour aux Pères de l'Église.

Parmi ces jésuites figure le P. Henri de Lubac, cofondateur de la collection « Sources chrétiennes », édition bilingue des textes patristiques, entreprise colossale toujours en cours aujourd'hui. Nous sommes en 1942. Année noire au cours de laquelle le P. Henri de Lubac est engagé dans une résistance spirituelle à l'Occupation et aux lois antisémites, comme il a condamné les soubassements idéologiques de l'Action française dans les an-

nées trente. C'est d'ailleurs au scolasticat qu'un petit groupe lance, dès 1941, les *Cahiers du témoignage chrétien*, publiés clandestinement.

Leur audace n'est pas solitaire dans la ville de Lyon. Avant eux, le P. Paul Couturier, « gone de la Guillotière » qui accueillit au début du siècle dernier les réfugiés de la révolution russe, a lancé la Semaine pour l'unité des chrétiens. Il est lié avec le P. Jules Monchanin, fervent défenseur du dialogue interreligieux dans une ville où fleurissent les groupes d'amitié judéo-chrétienne. Ce « chrétien hindou » se trouve être un temps vicaire de la paroisse Notre-Dame Saint-Alban, dans les faubourgs ouvriers de Lyon, desservie de 1921 à 1949 par l'abbé Laurent Rémy. Un expérimentateur. Pour rapprocher l'Église du monde ouvrier, ce curé rend gratuite la célébration des sacrements, et introduit le français lors de messes célébrées face au peuple, invité à y participer. Ce faisant, il a moins intéressé les républicains espagnols et les militants antifascistes italiens employés dans les usines du quartier qu'« un milieu intellectuel lyonnais qui en a fait sa paroisse d'élection », explique Étienne Fouilloux.

Tous se connaissent et se fréquentent. Des enseignants de la faculté de théologie de l'Université catholique de Lyon à l'historien André Latreille ou le philosophe Jean Lacroix, proches de la « Chronique sociale », maison d'édition née à Lyon en 1892 dans le sillage de l'encyclique *Rerum novarum*, première pierre de la doctrine sociale de l'Église. Maison où le P. de Lubac publia des conférences qui donneront matière à son premier

ouvrage, *Catholicisme. Les aspects sociaux du dogme*. Tout un programme pour ce prêtre proche de l'Action catholique.

Pour autant, ces catholiques prudemment progressistes sont loin d'être majoritaires. Les catholiques lyonnais préféraient à la *Chronique*

L'appui décisif du cardinal Gerlier permit à Lyon de devenir, ces années-là, la pointe intellectuelle du catholicisme français.

sociale lire *Le Nouvelliste de Lyon*, quotidien catholique conservateur. Ou fréquenter la « Congrégation des Messieurs », groupe de prière et d'influence, dont certains se réjouirent certainement de la sanction qui frappe entre autres le P. de Lubac en 1950, malgré le soutien de Mgr Gerlier. « Ce n'était pas un théologien, mais il avait l'intuition qu'il fallait procéder à quelques ajustements, explique l'historien Jean-Dominique Durand. Et lorsque ces prêtres avaient des ennuis avec Rome, il les défendait. » Un appui décisif, qui a permis à Lyon de devenir ces années-là la pointe intellectuelle du catholicisme français. « Il existait un milieu assez homogène de prêtres et de laïcs qui ont contribué à une évolution sensible du centre de gravité du catholicisme lyonnais », note Étienne Fouilloux.

La sanction frappant les jésuites ne sera levée que dix ans plus tard, lorsque le P. Henri de Lubac apprit dans *La Croix* sa nomination à la commission théologique préparatoire du concile Vatican II. « Il était persuadé que c'était le fait du pape Jean XXIII, mais aucun document ne l'atteste », rapporte Étienne Fouilloux, qui avance une autre hypothèse : « les personnes chargées de la nomination des experts ont dû estimer opportun d'inviter des "hérétiques" pour éviter des réunions monocolores. Le P. de Lubac y était d'ailleurs mal à l'aise dans un premier temps, en compagnie de personnes qu'il soupçonnait de l'avoir suspendu d'enseignement. » Vingt ans plus tard, il était nommé cardinal par Jean-Paul II. Et la ville de Lyon vient de l'honorer en baptisant de son nom un belvédère.

BÉNÉVENT TOSSERI



Rome, consistoire de 1983. Le père Henri de Lubac est créé cardinal par le pape Jean-Paul II.